

Stratégie matrimoniale et conservation du pouvoir dans l'Air et chez les lullemeden

In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, N°21, 1976. pp. 101-110.

Abstract

Within Touareg society, the different strata of the social hierarchy attempt, through the practice of endogamy, to preserve the privileges they enjoy within the social organization: political power for the Jmajeghen, privilege of war for the imghad, religious influence for the ineslemen, technicity for the artisans. However, the competition for political power may demand different strategies, and though the lullemeden for example have in the recent past practiced virtually exclusive endogamy, other groups have been obliged, in order to survive and preserve their autonomy, to contract external political alliances, even within the captive group.

Résumé

Au sein de la société touarègue, les différentes strates de la hiérarchie sociale tentent, par le moyen de l'endogamie, de maintenir les prérogatives qu'elles détiennent dans l'organisation de la société : pouvoir politique pour les imafeghjn, privilège de la guerre pour les imghad, influence religieuse pour les ineslemjn, technicité pour les artisans. Mais la compétition pour le pouvoir politique peut exiger des stratégies différentes, et si les lullemeden par exemple, ont dans un passé récent fait de l'endogamie une règle ne souffrant pratiquement pas d'exception, d'autres groupes ont dû, pour survivre et garder leur autonomie, accepter des alliances politiques extérieures, et même au sein du monde des captifs.

Citer ce document / Cite this document :

Bernus Suzanne. Stratégie matrimoniale et conservation du pouvoir dans l'Air et chez les lullemeden. In: Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée, N°21, 1976. pp. 101-110.

doi : 10.3406/remmm.1976.1354

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/remmm_0035-1474_1976_num_21_1_1354

STRATÉGIE MATRIMONIALE ET CONSERVATION DU POUVOIR DANS L'AÏR ET CHEZ LES IULLEMMEDEN

par S. BERNUS

L'une des questions à laquelle les recherches entreprises depuis quelques années par plusieurs d'entre nous avec des approches diverses devraient permettre d'apporter des éléments de réponse est celle de l'endogamie.

En effet, tous les matériaux collectés par les uns et les autres, dans les différentes confédérations ou pays touaregs, aboutissent à mettre en évidence une endogamie à plusieurs niveaux, qu'il s'agisse de la stratification sociale ou de l'appartenance à une unité socio-politique (*tawšit*), et aussi bien dans les groupes où la filiation patrilinéaire semble prévaloir que dans ceux qui ont conservé (si l'on admet l'antériorité d'un système sur l'autre, Murphy 1967) une transmission du pouvoir par la voie matrilineaire.

La société touarègue s'est trouvée confrontée au cours de l'histoire, à un certain nombre d'impératifs écologiques et économiques auxquels elle a dû donner des réponses qui se manifestent en particulier dans les divers aspects de son organisation politique et sociale :

- 1) L'expansion guerrière à travers le Sahara et le Soudan : trop plein démographique ?
- 2) L'élevage extensif en zone sahélienne : recherche des pâturages et des points d'eau.
- 3) La pratique ou le contrôle du commerce caravanier.
- 4) La main-mise sur le sol :
 - . dans les oasis sahariennes (Kel Ahaggar, Kel Ajjer, Kel Aïr).
 - . dans la zone soudanaise de culture (Kel Gress, Touaregs de la Boucle du Niger).

La lente pénétration des Berbères à travers le Sahara et le Soudan a exigé d'eux, chaque fois qu'ils se trouvaient devant l'un de ces impératifs, et suivant le rapport de forces dans lequel ils se trouvaient, soit une adaptation souple à la situation nouvelle, soit un raidissement dans un comportement et un système donnés, attitudes en apparence contradictoires, mais qui étaient dictées par la nécessité du moment, survivre, vaincre, et si possible, conserver le pouvoir, sous quelque forme que ce soit.

C'est ce qui peut expliquer la diversité de certains traits culturels que l'on constate dans les différents groupes touaregs, diversité camouflée par une unité qui cependant reste réelle – et justifie pleinement que l'on puisse faire référence à un ensemble culturel et linguistique "touareg" (1).

Il semble bien, d'après différents auteurs (Clauzel, 1962 et Nicolaisen, 1963, 436), que l'origine de la stratification sociale, homme libres, "nobles", "vassaux", "maraboutiques", dépendants, affranchis et captifs, toutes catégories qui existent en proportions variables selon les groupes politiques considérés, et selon les époques aussi sans doute, soit à rechercher dans l'histoire du peuplement.

Plusieurs vagues migratoires se sont succédées et recouvertes. Les premiers arrivés (Sanhadja ?) ont probablement trouvé sur place une population ou des vestiges de population néolithique avec laquelle certains métissages ont dû se produire. C'est du moins ce que semblent indiquer les recherches ethno-archéologiques récemment entreprises dans le Nord de l'Azawaq notamment. Les vagues ultérieures, victorieuses sans doute par l'usage du chameau, ont affirmé leur prééminence en imposant leur pouvoir au moyen d'alliances dans lesquelles elles gardaient le *leadership* (Nicolaisen).

C'est sans doute l'origine des deux grandes catégories sociales *imajeghɛn* ou *imūhar*, et *imghad*, souvent, (mais pas toujours) plus métissés (cf. Nicolaisen).

Deux autres catégories sociales, pour s'imposer au sein de la société, ont utilisé une autre stratégie :

Les artisans (*enadan*) ont basé leur pouvoir sur la maîtrise du feu, des métaux et (peut-être), de la parole. Comme ailleurs en Afrique de l'Ouest, ils sont entourés d'une aura de nature mystique et quasi-religieuse, bien que de nos jours peu d'éléments permettent de se faire une idée des croyances religieuses antérieures à l'Islam, dont ils ont été sans doute le plus longtemps les dépositaires, si ce n'est la crainte de nature religieuse qu'ils continuent de faire régner au sein de la société.

Leur étude (entreprise par F. Bendel, de Neuchâtel, depuis 1972) est singulièrement compliquée du fait de leur complète dispersion à travers l'ensemble du monde touareg. Très peu d'entre eux sont regroupés au sein d'unités sociologiques ou politiques comparables aux *tawšit*. On ignore comment ils sont répartis au sein des différents *ettɛbɛl*, et les hypothèses les plus fantaisistes et dénuées de tout fondement sérieux ont été avancées en ce qui concerne leur origine. Leur endogamie est tellement connue et admise qu'elle n'a jamais été étudiée sur des cas concrets, ni sur un échantillon suffisant (exception faite de l'étude récente de D. Jemma, 1973, pp. 269-290).

(1) Même si ce mot peut être à juste titre contesté, il est commode et passé complètement dans l'usage français. Nous avons pris le parti délibéré de le franciser complètement (un touareg, des touaregs, fem. touarègue). Cf. Barth, 1965, vol. I, Bourgeot, 1972).

N.B. : On a pris le parti délibéré de ne pas mettre le pluriel tamašeq aux mots : *ettɛbel*, *tawšit*, *amenokal*.

Pourtant on peut se demander si le recensement des *enadan* épars au sein des diverses confédérations politiques d'une part, et des diverses *tawšit* composant celles-ci, d'autre part, et des différentes catégories de la société touarègue en troisième lieu (puisqu'on trouve des *enadan* aussi bien au service des *imajeghèn* que des *imghad* et des *ineslemèn*, et même parfois installés et insérés dans un milieu sédentaire hétérogène : Agadez, In Gall, pays Songhay), ne permettrait pas, par l'étude des mariages réels, d'apporter de nouveaux éléments dans la recherche de la signification de l'endogamie touarègue au sens large. Peut-être verrait-on aussi apparaître les vestiges de ces matrilignages exogames que Murphy et d'autres auteurs pensent avoir existé, sans qu'il soit possible de le prouver de façon irréfutable avec les éléments en notre possession à l'heure actuelle.

Les *Ineslemèn* enfin, se sont appuyés sur l'Islam pour se faire une place incontestée dans la société (connaissance du Coran, rôle d'enseignants, rôle magico-religieux, pouvoir économique lié à la perception de la dîme). Contrairement à ce qui se passe dans le reste de la communauté des Croyants, où la qualité d'*aneslem* s'acquiert individuellement, c'est à titre collectif et au niveau de *tawšit* entières, que la société touarègue leur décerne cette appellation, qui s'accompagne de prérogatives d'ordre socio-économique (prestige, accumulation de biens).

Certains groupes de religieux peuvent-ils, comme ils le prétendent, descendre des Almoravides ? C'est possible. D'autres n'hésitent pas à chercher leur origine plus loin encore et à affirmer ainsi leur préséance, en se disant *šerif*. On connaît également des cas, surtout dans un passé relativement récent, où des *tawšit* ont accédé au statut d'*ineslemèn* (Clauzel 1962 : 136) dans le but de jouir de la sorte d'un prestige et d'un pouvoir accrus. Par contre, il est plus rare, et à vrai dire, je n'en ai personnellement jamais rencontré, ni entendu parler, qu'un individu isolé, appartenant soit à la catégorie des *imajeghèn* soit à celle des *imghad*, revendique cette qualité à titre personnel. Ceci paraît une indication, non seulement de l'intérêt médiocre porté aux choses de la religion, mais aussi de la force que représente l'appartenance à une *tawšit*.

Enfin, chacune de ces catégories sociales (*imajeghèn*, *imghad*, *enadan*, *ineslemèn*), chacune pour son propre compte, au niveau des individus ou à titre collectif au sein des confédérations politiques qui se succèdent au cours de l'histoire, essaie d'accumuler la plus grande quantité possible de main-d'œuvre servile, avec des statuts variables selon les circonstances et les époques.

Et n'est-ce pas pour sauvegarder, chacune pour sa part, le rôle socio-politique qu'elle jouait au sein de la société globale, ainsi que la fraction de pouvoir qui en découlait, que chaque catégorie sociale s'est attachée à conserver, par le moyen de l'endogamie notamment, un système complètement étanche, qui n'est pas sans rappeler la structure en castes, et qui permettait la reproduction de l'ensemble du corps social et du système socio-économique ? Une telle hypothèse, qui prendrait également en compte les variantes de comportement observées en fonction des circonstances historiques, permettrait peut-être d'expliquer pourquoi on observe une certaine incohérence entre la nomenclature de parenté et le fonctionnement réel du système (Murphy, 1967 : 163).

Même si, dans le cadre de cet exposé, nous n'entrons pas dans l'analyse statistique détaillée des matériaux dont nous disposons pour essayer de comprendre le fonctionnement du système de parenté touareg, nous pouvons néanmoins rapprocher nos propres informations de celles rapportées par d'autres auteurs, et notamment Murphy. Travaillant sur l'importante *tawšit* d'*imghad* des Illabakan (1 200 individus vivants), je me suis aperçue que 90 % des unions actuelles étaient intérieures à la *tawšit*, que les unions en dehors de la *tawšit* étaient surtout fréquentes sur la bordure géographique de l'aire occupée par le groupe et concernait des *tawšit* avec lesquelles des liens anciens étaient reconnus (Inamagrawan par exemple), à l'exclusion de quelques unions conjoncturales, dues à l'évolution récente de la société (gardiens hausa de la station de pompagc, militaires français ou hausa, instituteurs togolais), dont tout laisse supposer qu'elles ne seront pas définitives.

Les Illabakan, comme les autres Touaregs, affirment que l'union préférentielle est celle entre cousins croisés, réels ou classificatoires, et prétendent qu'en cherchant bien, on retrouverait toujours une relation croisée entre un individu et son épouse, même si leur parenté n'est pas immédiatement perceptible. Cette prétention à l'union entre cousins croisés pousse les anthropologues à rechercher les lignages échangeurs de femmes, que malheureusement l'écheveau embrouillé des relations actuelles ne permet pas de faire apparaître clairement, car les mariages entre cousins parallèles, réels ou classificatoires, étant également fréquents, il est évident que des époux se trouveront parents aussi bien par la voie patrilinéaire que par la voie matrilinéaire.

Le groupe minimum au sein duquel se pratique cette endogamie est appelé *tawšit*, ce que voyageurs, militaires et administrateurs ont généralement traduit par le terme de "tribu", dont on essaiera de limiter l'usage, en raison de son imprécision.

La cohésion de la *tawšit* est expliquée par la référence à un ancêtre commun – qui se trouve souvent être une femme-ancêtre. Chaque individu membre de la *tawšit*, peut, dans l'idéal, se rattacher de façon réelle ou putative, à cet ancêtre, par son père *et* par sa mère. En réalité, le manque de profondeur généalogique des *tawšit* qui n'ont jamais eu accès au pouvoir politique – et qui sont la grande majorité – rend cette référence difficile à établir.

Certaines *tawšit*, actuellement différenciées et parfois séparées territorialement et politiquement, réclament une parenté d'origine entre elles, sans qu'il soit possible de reconstituer la façon dont s'est opérée la segmentation, ni l'époque à laquelle elle s'est produite, en permettant l'émergence de nouvelles *tawšit*. L'explication donnée est généralement que les ancêtres fondateurs étaient frères (ou sœurs : exemple les six sœurs Imanen, ancêtres des différentes tribus Kel Owey de l'Aïr), ou qu'à un moment de leur histoire une femme s'est mariée en dehors de la *tawšit*, créant ainsi des liens de cousinage croisé – et donc de parenté à plaisanterie – avec une autre *tawšit*.

Les noms que portent les *tawšit* se réfèrent rarement à un ancêtre éponyme. Plus souvent ils sont à mettre en rapport avec la toponymie, même si la

localisation actuelle du groupe n'est pas la même. C'est fréquemment le cas en Aïr notamment, où les Kel Ferwan, les Kel Fadey, les Kel Azanières pour n'en citer que quelques-uns, ne fréquentent plus depuis plus d'un siècle les lieux dont ils ont pourtant gardé le nom.

Dans d'autres cas, la référence topographique est plus difficile à expliquer : les Iullemeden Kel Dinnik, importante *tawšit* d'*imghad* inféodés à la confédération (*ettq̄bql*) des Iullemeden Kel Dinnik, et qui revendiquent une parenté d'origine avec des tribus aussi éloignés que les Ifoghas de l'Adrar du même nom et les Immededren de l'intérieur de la boucle du Niger, disent venir d'un lieu nommé Tilbaq, situé "non loin de la Mecque".

Les Inamagrawan, constitués en *tawšit* autonome depuis une date assez récente (3 ou 4 générations au maximum), reconnaissent par contre qu'ils proviennent du regroupement d'individus d'origines diverses.

A propos de l'évolution de la constitution des différentes *tawšit*, les listes de "tribus" contenues dans l'ouvrage de H. Barth (T.I. pour l'Aïr, t. III pour les Iullemeden), sont utiles à étudier de près et à comparer avec les données actuelles : on retrouve, bien entendu, un certain nombre de noms, et les indications concernant les chefs, les localisations, sont souvent précieuses et permettent parfois de raccorder des informations entre elles. Cependant on trouve aussi des informations qui ne "collent" pas : contradictions notoires, *tawšit* dont les noms n'apparaissent plus, regroupements hiérarchiques différents.

Par exemple, dans la liste de "tribus" donnée par Barth pour l'Aïr, il nous a été impossible de retrouver trace de dix-sept d'entre elles. Les appartenances à des *ettq̄bql* différents ont été constatées dans neuf cas.

Pour les Iullemeden Kel Attaram (région de Menaka au Mali), la liste de Barth comporte soixante-quatre noms de "tribus" considérées comme "nobles". La liste donnée par Chaventré n'en comporte que quinze, "à l'exclusion de toute autre" (1973, 5). Il existe des concordances entre les deux listes, mais également des discordances ou des absences curieuses : en ce qui concerne notamment les groupes au sein desquels est impérativement choisi l'*amenokal* – les Kel Kummer étudiés par Chaventré –, ils apparaissent chez Barth sous le nom de Kel Ekimmet, mais les subdivisions en Kel Tagilwelt Kel Ahara n'apparaissent nulle part, et les Kel Telataye sont, pour Barth, une "fraction" des Ifoghas.

Par contre, les Tagay-tamut sont considérés par lui comme proches du pouvoir, ce qui n'est pas sans intérêt si, comme l'affirme Chaventré, leur fondateur et Karidenna, l'ancêtre des Kel Kummer, ont bien échangé leurs sœurs.

Barth ne cite pas non plus les Ibawen, ni les Taytoq-adagh, présents dans la liste de Chaventré, qui envisage pourtant les Iullemeden dans un sens beaucoup plus restrictif que Barth.

Cela peut, bien entendu, être dû à une suite d'erreurs de la part de Barth, mais on peut en douter en ce qui concerne la tribu où l'on choisit le chef, et où, semble-t-il, la stabilité politique était fermement établie depuis près de deux siècles déjà.

Peut-on faire l'hypothèse, soit d'un changement de dénomination, dû essentiellement à une modification ou à un déplacement des terrains de parcours (Telataye est un toponyme), soit de la non-émergence de la segmentation à cette époque ? Les noms aujourd'hui disparus peuvent se référer au même phénomène, s'y ajoutant, dans certains cas, la disparition de *tawšit* complètes, soit en raison de circonstances historiques (la conquête notamment), soit par suite de l'affaiblissement démographique naturel, aboutissant parfois à l'absorption d'un groupe par un autre (Illabakan ← Tarfa, par exemple).

Revendiquée par les informateurs touaregs eux-mêmes, observée dans les données recueillies, tant chez les *imghad* que chez les *imajeghèn*, par des chercheurs aussi divers dans leur démarche que Bonte, Bourgeot, Chaventré, Gast, Murphy, Nicolaisen et moi-même, l'endogamie au niveau de la *tawšit* est pourtant fortement démentie si l'on se réfère aux plus anciennes relations des voyageurs : ils avaient recueilli des traditions orales pleines d'enseignement à cet égard, qui remettent en question les raisons idéologiques qui en ont parfois été données, "conservation de la pureté de la race noble", par exemple.

Voici ce qu'écrit Duveyrier, citant ses sources et ses informateurs, de savants marabouts, à propos :

– des *Oraghen* : "ils sont fils de sultans par leurs père, mais vilains par leurs mères, car elles ne sont pas toutes de noble origine" ;

– des *Imanghasaten* : "Ils sont issus des Arabes de l'est ; ni leur nature, ni leur noblesse n'est bien démontrée. S'il y a parmi eux des fils de sultans, ils ne sont pas bien nombreux" ;

– des *Ilemtin* : "cette tribu est issue des Lemtoûna, à l'ouest de Timbouktou. On ne voit pas bien s'ils sont nobles ou roturiers", etc.

Et Duveyrier conclut que ses informateurs avouent un grand mélange de sang, et que la prétention à une ascendance Edriside est à peu près celle de toutes les familles berbères.

A partir de deux exemples – mais il faudrait élargir à d'autres cas et multiplier les observations – on essaiera de mettre en corrélation :

- . genre de vie
- . nature du pouvoir politique
- . stratégie matrimoniale.

On peut opposer les groupes touaregs qui basent l'essentiel de leur économie sur l'élevage pastoral *et* la guerre (ex. les Iullemmeden), à ceux qui ont un embryon d'implantation territoriale, basée sur l'existence de centres de cultures irriguées (oasis sahariennes, Ghat, Djanet et villages de culture de l'Air).

Le pasteur, pur nomade, se soucie relativement peu de régime foncier et d'appropriation territoriale : c'est le troupeau qui commande et se déplace à la recherche des pâturages. C'est le désir d'augmenter ce troupeau qui pousse à organiser – ou à lancer à l'aventure – des rezzous dans les environs immédiats – ou à longue portée – dont on ne reviendra peut-être pas, si la conjoncture s'y

révèle plus favorable. Ces mouvements ont été, dans le passé, à l'origine de la plupart des migrations et expliquent que l'on retrouve, dans toute l'étendue du pays "touareg", au sein de groupements politiques différenciés, des tribus qui se souviennent d'une origine commune : ex. : il y a des Ifoghas dans toutes les confédérations.

Certains *tawšit*, parties en guerre pour leur propre compte, sans l'accord de leur *amenokal*, se voyaient empêchées de revenir par crainte de représailles et se mettaient sous la juridiction d'un autre *amenokal*.

Le rôle de l'*amenokal* (ou *ettǫbǫl*) était donc dans ce cas (cf. communication E. Bernus) presque uniquement celui d'un chef de guerre et régulateur des richesses du groupe, de l'*ettǫbǫl* : distribution du butin amassé au cours des rezzous, perception des redevances des divers dépendants, récompenses pour services rendus (marabouts par leurs prières et leurs talismans, *imghad* par leur ardeur au combat), redistribution du surplus aux membres nécessiteux de l'*ettǫbǫl*, soit qu'ils aient été victimes de guerriers ennemis, soit que les troupeaux aient souffert des conditions naturelles défavorables (sécheresse, épizooties, etc.).

Le genre de vie austère qui est celui des vrais pasteurs nomades faisait que l'existence matérielle de l'*amenokal* différait peu de celle de ses sujets et que l'appareil du pouvoir était réduit à sa plus simple expression : une tente de plus grande dimension pour pouvoir y accueillir les hôtes de passage, de plus nombreux serviteurs pour assurer les tâches matérielles, des artisans plus nombreux — à la fois pour confectionner armes et ustensiles —, quelques "forgerons de la parole" également, hommes de confiance du chef, servant d'intermédiaires pour les affaires délicates.

Il ne semble pas que l'*amenokal* soit revêtu d'un quelconque pouvoir religieux. Il est élu par l'ensemble des *imajeghèn* et des *imghad*, mais toujours choisi dans la même *tawšit* (clan ? lignage ?).

La transmission du pouvoir se fait, malgré cette élection, selon la voie patrilinéaire chez les Iullemeden, contrairement à ce qui est habituel dans les autres groupes Touaregs. On sait que les Iullemeden eux-mêmes expliquent cette particularité, par la tradition orale et les généalogies, par le fait que le fondateur de cette lignée (qui prit le pouvoir au 17^e siècle) était un Arabe, dont les successeurs contestèrent le mode de filiation utérin qui était en vigueur jusqu'alors. Le rapport de force joua en faveur de la filiation patrilinéaire. Mais à ce propos, on peut se demander — et ce jusqu'à nos jours — ce qu'a pu signifier, au cours de l'histoire, cette "élection" de l'*amenokal*. Entre combien de candidats les *imghad* pouvaient-ils choisir ? Et quelle était la portée réelle de leur vote ? Car étant donné le petit nombre d'individus composant à chaque génération la famille dynastique au sein de laquelle l'*amenokal* pouvait exclusivement être choisi, il est probable que, démographiquement, le choix devait être assez restreint : l'un était trop jeune, l'autre trop vieux, le troisième atteint d'une maladie ou infirmité grave, etc.

Mais on connaît des cas (Ikhezi et Ismaril, chez les Iullemeden Kel Dinnik, au début de ce siècle), où deux prétendants sur les rangs avaient chacun leurs

supporters, et où, sans la présence et l'arbitrage des Français, on aurait peut-être assisté à l'éclatement des Kel Dinnik. C'est d'ailleurs de cette façon que se sont divisées dans le passé les deux confédérations sœurs et rivales de l'Attaram et du Dinnik.

Les unions matrimoniales se concluent avec des femmes appartenant aux *tawšit* sœurs, mais jamais en dehors de *l'ettǝbǝl* : il s'agit de maintenir entre les groupes d'*imajeghən* des liens qui seront garants de leur solidarité pour la protection et la conservation du pouvoir. Par les relations institutionnelles impliquant les comportements de plaisanterie ou de réserve, liés à la fois à la différence de génération, à la séniorité dans un même niveau généalogique et aux alliances matrimoniales, se trouvait réalisé un cadre structurel suffisamment rigide pour que le pouvoir et la transmission de celui-ci puissent s'y sentir solidement fixés. I. Lewis a mis en évidence le peu de tendance des sociétés pastorales à mettre en œuvre une structure politique fortement centralisée. L'exemple des Iullemmeden montre que, pour contrebalancer cette absence d'appareil politique visible, la conservation du pouvoir est passée par le canal d'unions matrimoniales étroitement contrôlées, au sein d'une société qui cependant ne comporte qu'un nombre infime d'interdictions matrimoniales dans la parenté proche.

Par contre, les groupes touaregs qui se sont trouvés impliqués dans une relation au sol – et dans d'autres circonstances historiques – ont appliqué des stratégies différentes. On s'appuiera ici sur l'exemple de l'histoire du massif de l'Air.

Il semble désormais établi que les premières migrations berbères en Aïr arrivèrent de l'ouest et étaient le fait de populations appartenant au grand groupe des Lemtuna-Mesufa qui avaient installé, comme ailleurs au Sahara occidental et central, un certain nombre d'établissements, surtout à but commercial, après avoir soumis une population noire autochtone et s'être sans aucun doute métissées avec elle (Igdalen, Iberogan, Isawaghen d'In Gall, Dahusahaq, etc.).

Dans l'Air, notamment, le "Royaume d'Azelik" entre les mains des Berbères Imesufa et Imesdraghen, devait son importance économique à l'extraction du cuivre (Takedda) et du sel, à la commercialisation de ces produits à longue distance, tout en étant une importante étape sur la route Gao-Le Caire.

La domination d'Azelik s'étendait à des groupes nomades environnants, dont certains ont actuellement totalement disparu, et il est vraisemblable également qu'elle s'exerçait sur des populations autochtones pratiquant une agriculture d'oasis, sur laquelle nous ne savons pas grand chose.

La poussée progressive de nouveaux groupes berbères, venus cette fois du nord-est (Aujila ? Fezzan ?), Itesen, Kel Gress puis Kel Owey, s'ajoutant sans doute à la diminution de l'exploitation du cuivre (qui elle-même entraîna peu à peu l'abandon de la route Gao-Le Caire passant par Takedda), amena dans l'Air une situation confuse que rapidement les Imesufa ne purent plus dominer.

La compétition pour le pouvoir est intense, mais aucun des groupes n'est assez fort pour imposer définitivement sa prééminence. La situation de conflit permanent ne peut se perpétuer, en raison des impératifs économiques (exploita-

tion minière, cultures d'oasis et commerce caravanier). La solution trouvée est celle d'un arbitre extérieur aux différentes tribus touarègues, de statut *à part*, mais qui leur sera néanmoins apparenté, pour maintenir l'équilibre entre les groupes.

La tradition orale (le sultan d'Agadez serait un "fils du sultan d'Istanbul"), si elle ne résiste pas à l'analyse historique, est cependant l'explication du fait que, n'ayant pu trouver un chef dont la suprématie serait incontestée – et qui, dans le contexte économique donné, devrait s'entourer d'une organisation politique plus lourde – on a rattaché celui qui fut mis au pouvoir à un aïeul prestigieux (le "Sultan"); mais pour éviter justement que le pouvoir politique ne soit accaparé, au hasard des alliances ou du rapport de forces du moment, par l'un ou l'autre des groupes touaregs, on établit la règle selon laquelle ne peut accéder au trône que le fils d'une concubine captive, à l'exclusion de toute descendance d'une épouse légitime du sultan, qui prenait femmes dans toutes les *tawšit* les plus nobles, qui reconnaissaient plus ou moins son arbitrage et son autorité.

La cour du sultan, lui-même paré d'un pouvoir mystique protecteur, s'organisa en fonction des nécessités économiques : contrôle du commerce caravanier, relations avec les différentes *tawšit* touarègues, construction et entretien de la ville et de la "maison" du sultan, exigeaient la mise en place de fonctionnaires spécialisés et l'organisation progressive d'une administration centralisée.

Les *tawšit* touarègues, quant à elles, donnèrent des femmes au sultan qu'elles élisaient, pour garder leur influence. Mais les chefferies respectives de chacune d'entre elles demeurèrent fondées sur la transmission de l'*ettēbel* au frère cadet d'abord, puis au fils de la sœur, maintenant malgré tout, par une endogamie presque complète, une filiation cognatique.

S. Bernus

Chargée de recherches au C.N.R.S.
Laboratoire d'Anthropologie sociale
PARIS

OUVRAGES CONSULTÉS

- Barth (H.), 1965, *Travels and discoveries in North and central Africa*. F. Cass et Cie Londres.
- Bernus (E.), 1970, Récits historiques de l'Azawagh – Traditions des Iullemeden Kel Dinnik *Bull IFAN. T. XXXII, B, n° 2*, p. 434-485.
- Bernus (E.), 1974, *Les Illabakan – Une tribu touarègue sahélienne et son aire de nomadisation*. Atlas des structures agraires, n° 10 ORSTOM, Mouton, Paris, 117 p., 14 cartes h.t.
- Bourgeot (A.), 1972, Idéologie et appellations ethniques : l'exemple twareg. Analyse des catégories sociales. *Cahiers d'Etudes Africaines*. N° 48, vol. XII 4, p. 533-554.
- Chaventre (A.), 1973, Etude généalogique d'une tribu Saharo-Sahélienne, Les Kel Kummer et leurs apparentés. (Thèse Doctorat es-Lettres, Paris, inédite).
- Duveyrier (H.), 1864, *Les Touareg du Nord*, Paris, Challamel.

- Gast (M.), 1968, *Alimentation des populations de l'Ahaggar – étude ethnographique* Mémoire du CRAPE VIII – A.M.G. Paris
- Ibn Khaldun 1925-34, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique du Nord*. (trad. de Slane, nouvelle trad P. Casanova) Paris, Gallimard 4 tomes.
- Ibn Battouta, 1922, *Voyages – Texte arabe accompagné d'une traduction par C. Defremery et le Dr. B.R. Sanguinetti*. Paris, Imp. Nat.
- Jean(Lt)1909, *Les Touaregs du Sud-Est – L'Air*. Paris, Larose
- Jemma (D.), 1972, Les artisans de l'Ahaggar, *Libyca*, XX, pp. 269-290.
- Lewis (I.M.), 1975, The dynamics of nomadism : Prospects for sedentarization and social change, p. 426-442. in *Pastoralism in tropical Africa* edited by Th. Monod – I.A.I. Oxford University Press.
- Nicolaisen (J.) 1963, *Ecology and culture of the pastoral Tuareg*, The Nat. Mus. of Copenhagen.
- Nicolas (F.), 1950, *Tamesna – Les Iullemeden de l'Est ou Touâreg Kel Dinnik* Paris, Imprimerie Nationale.
- Richer (Dr. A.), 1924, *Les Oullimiden*, Paris, Larose.

Résumé

Au sein de la société touarègue, les différentes strates de la hiérarchie sociale tentent, par le moyen de l'endogamie, de maintenir les prérogatives qu'elles détiennent dans l'organisation de la société : pouvoir politique pour les *imajeghɛn*, privilège de la guerre pour les *imghad*, influence religieuse pour les *ineslemɛn*, technicité pour les artisans.

Mais la compétition pour le pouvoir politique peut exiger des stratégies différentes, et si les Iullemeden par exemple, ont dans un passé récent fait de l'endogamie une règle ne souffrant pratiquement pas d'exception, d'autres groupes ont dû, pour survivre et garder leur autonomie, accepter des alliances politiques extérieures, et même au sein du monde des captifs.

Abstract

Within Touareg society, the different strata of the social hierarchy attempt, through the practice of endogamy, to preserve the privileges they enjoy within the social organization : political power for the *imajeghen*, privilege of war for the *imghad*, religious influence for the *ineslemen*, technicity for the artisans.

However, the competition for political power may demand different strategies, and though the Iullemeden for example have in the recent past practiced virtually exclusive endogamy, other groups have been obliged, in order to survive and preserve their autonomy, to contract external political alliances, even within the captive group.